



ATTAQUE D'UN CONVOI

pérant de voir arriver à temps à Orizaba les vivres attendus, il fit partir pour le Chiquihuite 180 mulets de bât sur lesquels on avait ordre de décharger une partie du grand convoi, et auxquels on devait faire rebrousser chemin immédiatement. Mais quand la petite colonne arriva au Chiquihuite, le 12, le colonel Hennique était encore à six jours de marche. Attendre le convoi, c'était laisser les magasins d'Orizaba vides; aller au-devant, c'était courir de gros risques et outrepasser les instructions. Il y avait là une grave détermination à prendre. M. Guillaume, adjoint à l'intendance et momentanément détaché au Chiquihuite, la prit. Il se mit à la tête du petit détachement et partit avec les 180 mulets au-devant du convoi. Il le rencontra à Palo Verde le 13, chargea les mulets, et le quatrième jour, grâce à son énergique initiative, Orizaba était ravitaillée<sup>1</sup>.

Le colonel Hennique arriva seulement le 21, avec des hommes harassés, de nombreux malades, des animaux fourbus et un matériel réclamant les plus sérieuses réparations. Mais la rapidité avec laquelle les convois se succédaient forcé-

<sup>1</sup> Élève de Metz, officier d'artillerie entré dans l'intendance, M. Guillaume apportait dans ses fonctions, dès le début de sa carrière, la prévoyance de l'administrateur, le coup d'œil et la décision du soldat.

ment ne laissait guère de temps pour faire reposer les animaux et pour exécuter les travaux de réparation. A telle enseigne que, le 23, une nouvelle colonne a repris la route de la Vera Cruz à travers les mêmes périls et toujours sous une pluie torrentielle et incessante.

Cette fois c'est le commandant Lefèvre qui est allé demander à notre base de ravitaillement le pain et le maïs dont hommes et bêtes ont besoin pour vivre. Le commandant a quitté Orizaba avec 450 mulets, 108 chariots et 40 sapeurs du génie, en même temps que le colonel L'Hérillier, le capitaine d'état-major Castex, le lieutenant de vaisseau Le Helloco, 2 pelotons de chasseurs d'Afrique et 1 brigade de gendarmerie s'acheminaient vers Cordova : — le colonel pour prendre le commandement supérieur du pays compris entre cette ville et le Chiquihuite; le capitaine Castex et le lieutenant de vaisseau Le Helloco pour rentrer en France; les deux pelotons et la brigade pour relever les camarades en garnison à Cordova.

Pendant que le commandant Lefèvre descendait péniblement vers la côte, qu'il traversait le Rio Jamapa au gué de San Diego, — car le pont de Soledad avait été brûlé par l'ennemi, aussitôt après le passage du précédent convoi, — qu'il y laissait le lieutenant Mahieu et les sapeurs du

génie, avec la mission de faire au gué les travaux nécessaires pour rendre le passage franchissable au convoi qui allait revenir, et qu'il gagnait la Tejeria, le 24 juillet, le commandant Souville recevait l'ordre de diriger 3 compagnies sur le gué de San Diego pour y protéger les travaux et y attendre le retour de la colonne Lefèvre.

C'est le 29 que le commandant arriva à la Tejeria; la fièvre jaune y battait son plein; c'est le 3 qu'il en repartit, ce n'est que le 10 qu'il bivouaqua à Paso Ancho avec son convoi diminué, des troupes sur les dents et une centaine de malades, dont dix atteints de la fièvre jaune. Il lui avait été impossible de dépasser 7 à 8 kilomètres par jour, bien que, pour sortir quelques voitures des ornières où elles s'étaient enfoncées jusque par-dessus les roues, on eût quadruplé et quintuplé les attelages. C'est que, sous l'effort des 40 ou 60 mules, les flèches de grosses voitures, les timons de voitures réglementaires s'étaient brisés, et il avait fallu peiner de nouveau, réparer les voitures sur place et renouveler les tentatives jusqu'au succès. Dans de pareilles conditions de marche et en présence des précautions de chaque moment dont il avait fallu s'entourer pour avancer compactes sous la menace permanente d'une attaque, 15 lieues en 8 jours, c'était tout ce qu'on pouvait attendre d'efforts humains!

« J'ai remarqué pendant ce trajet de la Tejeria  
 « au Chiquihuite », écrivait le commandant Le-  
 fèvre dans son rapport, « qu'il fallait s'avancer  
 « avec une prudence et une attention incessantes.  
 « Une avant-garde éclaire le terrain en avant, à  
 « droite, à gauche, fouille les bois, les ravins, et  
 « ne rencontre rien. Un instant après, ces bois  
 « et ces ravins regorgent d'hommes à pied; der-  
 « rière eux sont autant de cavaliers. Tous étaient  
 « cachés derrière un rideau de bois ou un mouve-  
 « ment de terrain trop éloigné pour être fouillé.  
 « A un signal invisible pour nous, l'ennemi vient  
 « se porter au point indiqué d'avance et attend  
 « patiemment une occasion. Si elle ne se présente  
 « pas, la troupe se disperse sans être vue et va  
 « se porter par des marches rapides et des dé-  
 « tours sur notre route et guetter une nouvelle  
 « occasion. C'est surtout au passage des ravins,  
 « des barrancas, qu'il faut s'attendre à quelque  
 « événement. Il est rare qu'il ne s'y trouve pas  
 « quelque embuscade. Pour tenir en respect cet  
 « ennemi, il est indispensable de laisser au pas-  
 « sage de chaque barranca une section d'une des  
 « compagnies de tête du convoi, jusqu'à ce que la  
 « dernière voiture soit passée. Cette troupe,  
 « toute petite qu'elle soit, suffit pour éloigner le  
 « danger. Il faut en outre que les voitures serrent  
 « toujours, qu'elles n'aient jamais entre elles

« plus de trente à quarante pas d'intervalle.  
 « C'est un soin dont il ne faut jamais se départir,  
 « malgré la lenteur qu'il apporte dans la marche. »

Ces conseils étaient ceux d'un homme mûri par les laborieuses étapes que nous avons énumérées et dont aucune des souffrances ne lui avait été épargnée.

En arrivant au rancho del Sordo, le commandant Lefèvre fut attaqué par une bande de 2,000 cavaliers qui parvinrent, à la faveur du désordre jeté parmi les arrieros, à enlever plusieurs attelages. Le capitaine de Foucault, avec un peloton de chasseurs d'Afrique et la compagnie de voltigeurs Chambon, accourut à la première alerte. Le capitaine enleva son peloton et chargea vigoureusement; les voltigeurs poursuivirent l'ennemi de leurs feux, pendant que le convoi reprenait sa marche un instant interrompue.

Le même jour, 10 août, le pont en pierre de Paso del Macho échappa à la destruction grâce à l'apparition de 3 compagnies envoyées du Chiquihuite par le commandant Souville. Elles arrivèrent à point pour donner la chasse à une troupe de guerrilleros déjà en train de desceller les pièces importantes du tablier, et pour conserver un pont auquel il eût été très-difficile de suppléer, en raison de la hauteur et de l'escarpement des berges du cours d'eau qu'il franchit. Aussi le

général de Lorencez, estimant qu'il était capital de s'assurer un passage aussi important, le fit-il occuper sans retard par deux compagnies détachées du Chiquihuite. Ces compagnies se couvrirent par des ouvrages de campagne qu'elles exécutèrent sous la direction de leurs officiers. Protégées de la sorte et séparées seulement par une distance de 10 kilomètres du poste du Chiquihuite, elles purent faire bonne garde sans courir le risque d'être enlevées.

Grâce à ces précautions, le convoi Lefèvre rentra à Orizaba le 17 août. Le commandant en était parti le 23 juillet; il ne lui avait donc pas fallu moins de vingt-cinq jours pour faire soixante-quatre lieues et charger ses voitures. Pendant ce long trajet, les troupes et les animaux de la colonne ayant naturellement vécu sur le chargement du convoi, les approvisionnements s'en étaient trouvés réduits de moitié. Ce fut une nouvelle déception pour le général de Lorencez. Du jour où le général s'était décidé à ne pas abandonner Orizaba, il avait senti l'impérieuse nécessité d'y constituer une grande réserve pour parer à l'imprévu, et il avait poursuivi ce but avec la ténacité d'un chef hanté par la crainte de voir tout à coup ses communications avec la côte supprimées et ses troupes réduites à la famine. Et sa prévoyance devenait vaine, ses efforts restaient

inutiles! Après chaque retour de convoi, la vérité apparaissait plus poignante; on se retrouvait toujours devant cette obligation inéluctable : vivre au jour le jour!

Cette fois le général de Lorencez n'avait pas attendu le retour du commandant Lefèvre pour diriger vers la Vera Cruz une colonne légère composée de 200 mulets de bât et seulement de 8 voitures. Quatre compagnies du 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs à pied et 25 gendarmes, sous les ordres du lieutenant-colonel Mangin, les escortaient. Le trajet à l'aller se fit sans accident; mais au retour le lieutenant-colonel pensa un moment à abandonner ses voitures, qu'on ne parvint à arracher du milieu des vases où elles disparaissaient presque qu'au prix des plus grands efforts.

Les quatre jours de marche employés pour se rendre de la Tejeria à la Soledad prouvèrent l'impossibilité de continuer, entre ces deux points, le mode de transport par voitures, vu les difficultés du terrain et la mauvaise saison auxquelles on allait encore être exposé au moins pendant deux mois. Le mode qui s'imposait désormais était le transport à dos de mulet. Par ce moyen les voitures n'auraient plus à franchir le Rio Jamapa; elles attendraient sur la rive droite les convois de mulets qui viendraient apporter leurs chargements.

Sans doute, c'était bien là le remède au mal, mais les moyens pour l'appliquer nous faisaient défaut. Il eût fallu, en effet, pour opérer cette importante modification, se procurer un certain nombre de mulets de bât et faire occuper la Soledad; mais entre Orizaba et la Vera Cruz on n'aurait su trouver un mulet ni pour argent ni pour or; et quant à diminuer les garnisons du Chiquihuite, de Cordova ou d'Orizaba, il n'y fallait pas songer, dans un moment où il n'était bruit que d'une attaque de cette dernière place par toutes les troupes de la République.

C'est dans cette situation critique que nous surprit la nouvelle de l'arrivée des renforts attendus de France. Elle fut apportée à Orizaba, le 29 août, par le lieutenant-colonel Mangin, en même temps que le courrier d'outre-mer. Nous apprîmes qu'une première colonne de 2,000 hommes, — commandée par le colonel Brincourt du 1<sup>er</sup> régiment de zouaves, — précédait un corps d'armée de 25,000 hommes placé sous les ordres du général Forey, et que l'Empereur l'avait fait partir en toute hâte, dans la crainte que le général de Lorencez n'éprouvât de sérieuses difficultés à se maintenir avec le faible effectif dont il disposait. Cette colonne était pourvue de train, de voitures, de mulets de bât en quantité suffisante pour que les mulets d'attelage pussent être utilisés au

transport à dos, et elle comptait des troupes d'administration. En résumé, elle était constituée de manière à se suffire à elle-même.

L'intendant Friant, l'intendant Wolf, le sous-intendant Lejeune suivaient de près cette colonne. L'intendant Friant venait prendre la direction des services administratifs, lourde tâche échue au sous-intendant Gaffiot dans les circonstances les plus accablantes, le 5 mai, le jour même de la mort du regretté Raoul, frappé par un boulet ennemi. Cette succession, l'intendant Gaffiot l'avait conservée jusqu'à l'heure présente, c'est-à-dire pendant la période la plus critique de la campagne; il avait fait face à des difficultés sans précédent et s'était montré de taille à porter la responsabilité écrasante qui a pesé sur lui pendant cinq mois de semi-détresse. Sans sa robuste constitution le sous-intendant Gaffiot aurait payé de sa vie ses fatigues et ses angoisses, et quand, l'année suivante, il dut rentrer en France pour se soigner, sa santé était gravement compromise.

L'intendant Friant, qui allait lui succéder, était connu de toute l'armée pour ses éminentes qualités d'administrateur. Il lui était réservé de marcher avec la division Douay et d'y conquérir le surnom de *mère nourricière* de la colonne.

La nouvelle de l'arrivée prochaine des renforts traversa le Mexique avec la rapidité de l'éclair,

portant le découragement parmi les Mexicains, ranimant l'enthousiasme des troupes françaises, dont le moral, d'ailleurs, n'avait souffert aucune atteinte. Ces troupes attendaient fières, résolues, que la France s'émût de leur sort et vînt à leur aide ; et si l'on tient compte de la distance qui les séparait de cette France, si l'on met dans la balance, d'une part, les souffrances endurées, de l'autre, les modestes distractions qu'il leur était donné de goûter et qui se réduisaient en somme, pour les privilégiés, à la musique entendue chaque jour sur la place et au théâtre de l'armée qui allumait sa rampe une fois par semaine, personne ne marchandera son admiration à ces hommes qui toujours avaient su voir la France là où flottait son drapeau.

## CHAPITRE XIV

### LA MUSIQUE ET LE THÉÂTRE A ORIZABA.

Il y a deux remèdes souverains, en campagne, pour les blessés et les malades ; ils combattent victorieusement la nostalgie, le découragement, et relèvent le moral de l'être qui souffre : ce sont la musique et le théâtre. Ces remèdes ne font pas partie du domaine scientifique de la médecine, et le chirurgien militaire ne peut que les recommander ; c'est au général qu'il appartient de les employer, de les multiplier, quand il le peut ; — et s'il a pour ses soldats la sollicitude paternelle qu'il leur doit, il ne faillira jamais à ce devoir. Il y trouvera d'ailleurs un double profit, puisque, en accomplissant une bonne action, il assurera et hâtera la guérison de malades qui, demain, redeviendront des combattants.

Ainsi pensait le général de Lorencez ; et chaque jour, dans l'après-midi, à l'heure où la température était la plus clémente pour les malades, il faisait jouer l'excellente musique du